

— Pourquoi t'es-tu donné tant de peine ?  
 Seuls, les yeux de velours répondirent. Mais leur langage silencieux eut tant de clarté qu'il ne put hésiter à comprendre. Des larmes roulèrent dans ses yeux bleus. Alors, deux petites mains amies s'emparèrent de sa main gauche et une voix douce lui demanda :

— Et toi, pourquoi pleures-tu ?

— Est-ce vrai, fit-il, qu'une femme pourrait avoir de l'affection pour le manchot ?

— Bête ! Je t'aimais bien avant ton Balaklava ; depuis, je t'aime encore mieux.

\*  
\* \*

J'ai retrouvé Achille percepteur, dans une maisonnette villageoise, où il y avait un bébé qui savait déjà battre du tambour, jouer de la trompette et chanter :

Il siffle, siffle, siffle en l'air,  
 Le sabre...

L'enfant est devenu un homme. Il a mis sabre au clair sur la terre d'Afrique. Aujourd'hui, il commande à des cavaliers rapides et fermes en selle, joyeux, quand sonne la charge, comme les hussards de Balaklava.

JEAN DES BOIS.

## LA QUINZAINE CRITIQUE

### LES REVUES

Je ne sais trop où en est le mouvement des « Universités populaires », dont quelques-uns d'entre nous, il y a quelques années, avaient conçu de si belles espérances. Je crois bien qu'il a fallu en rabattre, et que, sans parler de celles qui ont versé dans la politique, elles n'ont pas, pour la plupart, répondu à ce qu'on attendait d'elles. Pour moi, et je crois l'avoir écrit ici-même, il m'a toujours semblé que l'éducation du peuple par les « Universités populaires » était chose bien difficile. Il y a trop de distance intellectuelle entre les professeurs et les auditeurs. Le choix des sujets traités est trop incohérent, et l'assiduité des disciples trop capricieuse pour qu'il y ait une discipline, je veux dire une méthode, une suite

da  
dis  
lin  
M  
gra  
mer  
peut  
bord  
leurs  
succè  
veux  
ment  
pas as  
de très  
pulair

Bien  
aucun  
elles n  
collabor  
conditio  
hommes  
les autre  
gées, ill  
buées gra  
ou bien e

populaire, a un prix très bas, de façon que les lecteurs qu'elles intéressent pussent se les procurer sans trop de sacrifices. Elles donneraient au peuple, aussi bien et peut-être mieux que les « Universités populaires », l'enseignement et l'éducation dont il a besoin.

Car, s'il est vrai que la parole parlée, le cours, l'enseignement oral a plus de puissance, plus de *prenant* que l'enseignement écrit, que le livre, la Revue ou le journal, il n'est pas moins certain que la parole parlée est fugitive : *verba volant*. C'est un éclair qui éblouit, un coup de vent qui passe. Les écrits restent : le lecteur les lit, les relit, les médite à loisir, les retrouve quand il a besoin d'un renseignement oublié. Une Revue populaire, bien faite, peut présenter avec méthode, avec suite, les divers enseignements utiles à ses lecteurs ; elle peut, plus aisément qu'un cours oral, les adapter à leur niveau intellectuel et les varier suivant leurs besoins.

Plusieurs de ces Revues existent déjà à Paris. Je citerai, par exemple, la *Coopération des idées*, les *Cahiers de la Quinzaine*, les *Pages libres*, etc. Mais ces Revues ne remplissent pas, précisément, le but que j'ai en vue. Elles s'adressent à un public assez vaste, et par conséquent disparte

M

N°

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :  
COUPURES PARIS

TÉLÉPHONE  
N° 101.50

ASCENSEUR

Le COURRIER de la PRESSE

Fondé en 1889. GALLOIS, Directeur

21, BOULEVARD DONTMARTRE, PARIS

FOURNIT COUPURES D'JOURNAUX  
SUR TOUS SUJETS & PERSONNES

CATALOGUE des 13.000 Journaux du Monde du COURRIER DE LA PRESSE. Noms des éditeurs, Renseignements divers. ALBUMS du COURRIER DE LA PRESSE pour coller les Coupures de Journaux. Demander Circulaires spéciales, Tarifs, Dessins : Franco

Journal :

Date :

Adresse :

Signé :

9 SEPTEMBRE 1902

48, Rue Littré, PARIS

TARIF : 0 fr. 30 par coupure envoyée.

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité.	} par	100 coupures.	25 francs.
		» 250 »	55 »
		» 500 »	105 »
		» 1000 »	200 »



— Pourquoi t'es-tu donné tant de peine ?

Seuls, les yeux de velours répondirent. Mais leur langage silencieux eut tant de clarté qu'il ne put hésiter à comprendre. Des larmes roulèrent dans ses yeux bleus. Alors, deux petites mains amies s'emparèrent de sa main gauche et une voix douce lui demanda :

— Et toi, pourquoi pleures-tu ?

— Est-ce vrai, fit-il, qu'une femme pourrait avoir de l'affection pour le manchot ?

— Bête ! Je t'aimais bien avant ton Balaklava ; depuis, je t'aime encore mieux.

\*  
\*\*

J'ai retrouvé Achille percepteur, dans une maisonnette villageoise, où il y avait un bébé qui savait déjà battre du tambour, jouer de la trompette et chanter :

Il siffle, siffle, siffle en l'air,  
Le sabre...

L'enfant est devenu un homme. Il a mis sabre au clair sur la terre d'Afrique. Aujourd'hui, il commande à des cavaliers rapides et fermes en selle, joyeux, quand sonne la charge, comme les hussards de Balaklava.

JEAN DES BOIS.

---

## LA QUINZAINE CRITIQUE

---

### LES REVUES

Je ne sais trop où en est le mouvement des « Universités populaires », dont quelques-uns d'entre nous, il y a quelques années, avaient conçu de si belles espérances. Je crois bien qu'il a fallu en rabattre, et que, sans parler de celles qui ont versé dans la politique, elles n'ont pas, pour la plupart, répondu à ce qu'on attendait d'elles. Pour moi, et je crois l'avoir écrit ici-même, il m'a toujours semblé que l'éducation du peuple par les « Universités populaires » était chose bien difficile. Il y a trop de distance intellectuelle entre les professeurs et les auditeurs. Le choix des sujets traités est trop incohérent, et l'assiduité des disciples trop capricieuse pour qu'il y ait une discipline, je veux dire une méthode, une suite

dans cet enseignement. Or, sans méthode, sans discipline (je prends toujours ce mot au sens latin), il n'y a aucune éducation possible.

Mais ce que les « Universités populaires » des grandes villes, comme Paris, peuvent difficilement obtenir, une autre organisation l'essayera peut-être avec plus de succès. Je veux parler d'abord des cours post-scolaires, qui ont eu, sous leurs formes si richement variées, un très grand succès presque partout où ils ont été créés. Je veux parler aussi d'une autre forme d'enseignement et d'éducation, à laquelle on n'a peut-être pas assez songé, et qui pourrait, je pense, rendre de très grands services : ce sont les *Revue*s populaires.

Bien entendu, ces Revues ne pourraient offrir aucun dividende aux actionnaires fondateurs ; elles ne pourraient pas davantage payer leurs collaborateurs. Elles ne pourraient vivre qu'à la condition d'être fondées et entretenues par des hommes charitables, les uns donnant leur argent, les autres leur temps et leur talent. Bien rédigées, illustrées si possible, elles seraient distribuées gratuitement à tel ou tel groupe populaire, ou bien encore vendues à un prix très bas, de façon que les lecteurs qu'elles intéressent pussent se les procurer sans trop de sacrifices. Elles donneraient au peuple, aussi bien et peut-être mieux que les « Universités populaires », l'enseignement et l'éducation dont il a besoin.

Car, s'il est vrai que la parole parlée, le cours, l'enseignement oral a plus de puissance, plus de *prenant* que l'enseignement écrit, que le livre, la Revue ou le journal, il n'est pas moins certain que la parole parlée est fugitive : *verba volant*. C'est un éclair qui éblouit, un coup de vent qui passe. Les écrits restent : le lecteur les lit, les relit, les médite à loisir, les retrouve quand il a besoin d'un renseignement oublié. Une Revue populaire, bien faite, peut présenter avec méthode, avec suite, les divers enseignements utiles à ses lecteurs ; elle peut, plus aisément qu'un cours oral, les adapter à leur niveau intellectuel et les varier suivant leurs besoins.

Plusieurs de ces Revues existent déjà à Paris. Je citerai, par exemple, la *Coopération des idées*, les *Cahiers de la Quinzaine*, les *Pages libres*, etc. Mais ces Revues ne remplissent pas, précisément, le but que j'ai en vue. Elles s'adressent à un public assez vaste, et par conséquent disparate



ou instruit, et par conséquent capable de comprendre des raisonnements assez subtils. Mais je pense, pour ma part, au peuple de nos provinces, de nos petites villes, de nos villages. Il y a là des groupes de paysans, d'ouvriers, de petits bourgeois, qui aimeraient à s'instruire, à lire régulièrement, surtout pendant les longues soirées d'hiver, autre chose que la prose inepte des feuilles politiques locales. A chacun de ces groupes il faudrait une petite *Revue populaire* : je suis convaincu que chacune de ces publications, pourvu qu'elle fût vraiment populaire, aurait un grand succès.

J'en parle d'expérience. Cette année même, un médecin intelligent et actif, M. le docteur Boël, a eu l'idée de créer, à ses frais, une Revue dans la petite ville montagnarde qu'il habite, et où je passe mes vacances, à Allevard-les-Bains. Cette Revue s'adresse en partie, sans doute, aux étrangers qui viennent demander à l'eau sulfureuse d'Allevard la guérison de leurs bronchites, de leurs asthmes, de leurs emphysèmes, etc. Mais elle s'adresse surtout aux indigènes du pays d'Allevard. Elle leur raconte l'histoire de leur petite ville, de leurs ancêtres, des seigneurs et des mines du Moyen-Age, de la Révolution qui les a faits les égaux de leurs anciens maîtres, de leurs industries, de l'eau thermale qui leur vaut chaque année une récolte de beaux louis d'or. Elle leur décrit les maladies auxquelles eux ou leurs bestiaux sont exposés, leur indique les moyens de s'en préserver ou d'en guérir, leur donne d'excellents conseils d'hygiène et de morale. Elle leur fait connaître leur propre pays, qu'ils ne connaissent pas plus que les Parisiens ne connaissent Paris, leur en décrit les beautés, les ressources, les richesses. Bref, elle leur donne conscience d'eux-mêmes, de ce qu'ils ont été, de ce qu'ils sont, de ce qu'ils peuvent être. Elle est l'âme de leur petite ville, la voix de la petite patrie qui chante comme au Moyen-Age la cloche du beffroi.

Eh bien, cette petite Revue du docteur Boël, la *Chronique d'Allevard*, a eu un succès extraordinaire. Elle paraît le samedi soir et s'étale, coquettement illustrée, à la devanture d'un petit libraire. Toute la journée du dimanche, les paysans de la montagne viennent en acheter des exemplaires qu'ils emportent, là-haut, dans les forêts, près des glaciers. Ils reliront cela l'hiver : ils y apprendront à y aimer la petite patrie, la

chère montagne paternelle, et aussi la France, la grande patrie de la justice et du droit. Ils y verront de belles images, qui éveilleront peu à peu chez eux le sens du beau, frère de celui du bien ; et ils y liront les beaux vers de notre cher poète Trollet sur les lacs du Dauphiné, sans compter ceux qu'il nous enverra encore, par charité pour une œuvre excellemment populaire et morale, et par amitié pour celui qui signe ces lignes.

OLIVIER BILLAZ.

*P.-S.* — Dans la *Minerva* du 1<sup>er</sup> septembre, l'*Œuvre de M. Paul Doumer en Indo-Chine*, par That ; les *Rives du Passé : les Cathédrales*, par Funck-Brentano. — Dans la *Minerva* du 15 août : *Grandeur et misère d'un préfet de police du xiv<sup>e</sup> siècle*, par Emile Gebhart.

Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 août : la *Morale de la vie chez les animaux*, par Alfred Fouillée.

Dans la *Revue de Paris* du 15 août : la *Cage de l'Aigle*, par Camille Vergniol.

Je n'ai encore reçu ni la *Revue des Deux-Mondes*, ni la *Revue de Paris* du 1<sup>er</sup> septembre. — O. B.

---

## LA QUINZAINE

### ANECDOTIQUE

---

#### LAPSUS ET INADVERTANCES

Le préfet de police a fondé, récemment, une école pour les gardiens de la paix. Cette institution répond à un réel besoin, car, si la plupart des agents se servent aujourd'hui, pour leurs rapports, d'un style simple et clair, il en est encore qui prennent avec la langue française des licences vraiment excessives. Un de nos confrères citait, l'autre jour, quelques phrases extraites de rapports d'agents. Inutile de dire qu'elles sont rigoureusement authentiques :

« Il s'est tiré trois coups de revolver dans le cerveau de la tête, ce qui a déterminé une « ménagerie. »

« ... Le médecin que nous avons été chercher a constaté que le blessé avait des « esquimaux » sur tout le corps. »

« ... Nous avons trouvé le squelette d'une tête, mais nous n'avons pu découvrir à qui elle appartenait. »

« ... Le requérant a présenté sa carte de membre de la Société des animaux. »

« ... Il ne peut presque plus écrire : il a eu les deux pieds écrasés. »

« ... J'ai remarqué une palissade qui n'existait pas. »

« ... X... est venu se jeter sur le Lion de Belfort, lequel était en état complet d'ivresse. »



Ne croirait-on pas lire les procès-verbaux des gendarmes de jadis, lesquels, on le sait, ont laissé des modèles dans ce genre de littérature burlesque ? Les bons pandores n'ont pas, d'ailleurs, le monopole du style fantaisiste. Les journalistes donnent également, sur ce point, prise à la critique :

De M. Lautier, dans le *Temps* : « Le visage du Pape est, en vérité, jaune, d'un jaune mat de très vieil ivoire ; et l'on n'y voit pas ces reflets blancs et brillants que les peintres ont trouvés dans leur boîtes à couleurs et les panégyristes maladroits dans leurs encriers. »

D'Albert Wolff : « Si j'essayais de jeter l'anathème sur les chemins de fer, il est probable que je serais seul d'un avis qui n'est pas le mien. »

Du même : « Il est bon d'ouvrir l'œil, mais il n'y a pas de raison pour ne pas dormir tranquille. »

Du même : « S'il pouvait une bonne fois s'affranchir, il serait libre. » Voilà le vrai moyen d'être libre trouvé : il n'y a qu'à s'affranchir.

De M. Edmond Lepelletier : « Son cœur se tortillait dans sa cavité turbulente. »

De M. Jules Huret, dans un article récent sur les tableaux d'acteurs et d'actrices : « Le *Portrait de sa mère*, par M. Gaillard, directeur de l'Opéra (*qui en vaut bien d'autres*). Qui vaut bien d'autres directeurs de l'Opéra ? C'est bien possible, mais où la réclame va-t-elle se nicher ?

Du même : Des *Fleurs*, de Mme Judic, et le *Portrait de sa vache Manette*, « les pieds dans l'eau, que la grande critique a déjà consacrés » Voilà des pieds qui ont de la chance !

Puis quelques phrases extraites au hasard de journaux de Paris et de la province :

« Noé Claypole dormait profondément sur un matelas étendu sur le plancher. Parfois le vieillard tournait un instant ses regards vers lui, puis les ramenait vers la chandelle dont la longue mèche brûlée attestait, ainsi que les gouttes de suif qui tombaient sur la table, que les pensées du juif étaient occupées ailleurs. »

Ceci se trouvait dans le feuilleton du *Matin*, numéro du 14 août dernier :

« Le soleil se levait aux quatre coins de l'horizon »

« Les nuages étaient poussés par un grand vent ; les élèves du grand séminaire s'avançaient dans le même ordre. »

« Avec son océan de parapluies, le champ de course se trouva bientôt transformé en lac. »

« Daniel ne répondit pas. C'était la première fois qu'il parlait ainsi à son père. »

« Sur la cheminée, le commissaire remarque une petite pendule et autres ustensiles culinaires. »

On peut également faire une ample moisson dans les œuvres de certains romanciers sans remonter à Pons du Terrail, nous pouvons faire d'abondantes citations. Celles-ci sont empruntées au roman *Monsignore*, de M. Henri de Lacretelle, qui fut député de Saône-et-Loire :

« Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, par un soir d'été, les nobles de Gènes étaient assis sur des chaises, de-

vant leurs palais, dans la rue Balbi et dans la rue Neuve. C'était leur manière de promenade. »

« Il prit son courage et une lanterne et arriva sur la sainte terre au moment où le duo éparpillait ses gerbes de vocalises. »

« Il vous a offert son cœur et une glace à la même température. »

« Le soleil vous gèle d'abord pour vous échauffer. »

« Prévenez le postillon que je porte les destinées de la République et des pistolets. »

« Les cheveux blancs flottaient sur sa tête découverte. On ne savait pas s'il saluait Dieu ou s'il rafraîchissait ses pensées au grand air. »

« Elle lui lança de ses yeux ordinairement si doux un regard qui équivalait à une ruade. »

« L'allée est pleine de sbires déguisés en sycomores. »

« Il tombait de sa surprise comme du haut de la pyramide de Chéops. »

« Il ne donnait jamais vainement un coup de filet dans les réservoirs de son cerveau. Il y pêchait toujours des plans grandioses. »

Maintenant au tour des auteurs dramatiques.

Scribe, dans les *Huguenots*, a commis ces deux vers :

« Ses jours sont menacés

Ah ! je veux l'y soustraire. »

Et Jules Barbier et Michel Carré, dans l'air de la « Coupe » de *Galatée* :

« Sa couleur est blonde et vermeille

Son parfum est plus doux encor ! »

Il n'est pas jusqu'aux académiciens dans les œuvres desquels on ne puisse recueillir quelques perles. M. Emile Faguet commentait, précisément l'autre jour dans le *Journal des Débats*, un ouvrage portant le titre irrespectueux : *La place des mots et les erreurs de l'Académie française*. L'auteur, M. Arsène Beauvais, raconte lui-même, en guise de préface, comment lui vint l'idée de ce travail. M. Beauvais, jadis, présenta un volume à la docte Compagnie à seule fin qu'elle le couronnât. La docte Compagnie ne couronna pas le volume. M. Beauvais résolut de se venger ; dans tous les discours de réception, ce grammairien vindicatif chercha des fautes de français. Il en trouva. Il en nota un très grand nombre et les publia.

Les discours de Leconte de Lisle, de John Lemoine et de Sandeau sont, paraît-il, impeccables. Mais que d'autres incorrects !

M. Camille Doucet dit à M. Janin : « Par un hasard singulier et par une sorte de prédestination, vous naissez le même jour, presque à la même heure, l'un le 23, l'autre le 24 décembre de cette même année 1804. » Il est bien certain que le 23 et le 24 ne sont pas le même jour. Evitons l'hyperbole...

M. Nisard, répondant à Saint-René Taillandier : « Vous racontez quelque part avec grâce qu'un des jours de l'année 1860, travaillant à l'ombre des platanes de votre jardin à Montpellier, le comte Teleki vint vous faire visite... A quoi se rapporte *travaillant* ? Au comte Teleki en vraie syntaxe, à M. Saint-



grande tâche à accomplir, point de ces galops frénétiques qui emportent, dans une belle mêlée, le régiment tout entier. Enfin, une matinée d'automne amena l'heure attendue par tous ceux qui portaient le sabre et l'éperon.

Balaklava fut la journée des escadrons, et chacun y put faire ses preuves. Si les purs-sangs anglais n'atteignirent pas le haut de la colline, ce n'est pas que l'élan leur manquât. Les canons crachèrent trop de mitraille : des hommes et des chevaux, il en tomba des tas sur le chemin, puis les cosaques et les dragons russes arrivèrent... Alors, le colonel du 4<sup>e</sup> cria : « En avant ! »

Les hussards s'affermirent sur la selle et serrèrent les genoux... les hussards du 4<sup>e</sup>, les hussards rouges, connus entre les plus fringants ! Une ligne de vermillon lamé d'argent, comme un sillon de foudre, traversa la plaine. Et aux habits verts et aux casques de cuivre, dolmans et képis vinrent se heurter.

Il siffle, siffle, siffle en l'air,  
Le sabre, et, sans relâche, il cogne...

Achille y alla de tout son cœur. Sur les dragons russes qui lui semblaient de belle mine, il cogna, comme un forgeron battant son enclume. La joute était brillante et comblait tous ses vœux. Pendant qu'il y faisait pleuvoir coups d'estoc et de taille, un officier passa, un bel officier qui avait, comme lui, le regard bleu et la moustache soyeuse. Achille lui envoya le salut du fer, mais un coup de lance détourna son bras. Il reçut la riposte du dragon et tomba, frappé deux fois.

\* \* \*

Balaklava finit pour lui la guerre. Au lieu des chevauchées audacieuses et des charges sonores, il n'y eut plus que l'ambulance, qui conduisit le blessé à l'hôpital, et le paquebot, qui ramena en France un mutilé. Je le verrai toujours, le marchef aux allures impétueuses, venant à moi pour m'embrasser, un bras ouvert ! L'autre, un pauvre moignon grand comme la main, faisait effort et s'agitait pour s'ouvrir aussi. Lucette était là, Lucette qui n'avait plus les bras maigres, la taille plate, ni les cheveux mal peignés. Elle ne semblait pas triste, et fixait, résolument, sur le manchot, ses yeux de velours noir que l'on disait si beaux !

Achille rentra dans l'habit du pékin : on ne peut pas rester dans un dolman quand on n'a plus de bras droit à y mettre. Il ne se plaignit pas, il n'accusa pas le destin ; mais ce turbulent, cet enthousiaste devint taciturne et froid, ami de l'ombre et du silence. Ce riche d'espérance n'était plus qu'un ruiné honteux, qui ne demandait rien à personne, pas même, à la muse, l'aumône d'une élégie. Geindre tout haut ne lui plaisait pas ; il aimait mieux pleurer en dedans.

Ses parents et ceux de Lucette, ne formant qu'une famille, cherchèrent ensemble le moyen de le tirer de ce découragement. Une occupation leur parut le seul remède à son mal, mais ils ne pouvaient pas lui demander de faire travailler son bras droit. On lui dit qu'un percepteur, doté d'un bon commis, n'a que des signatures à libeller, et qu'un bras gauche peut se dresser à cette besogne. Il n'y fit pas d'objection et livra son bras gauche à ceux qui voulaient lui apprendre à écrire. Les mois se passèrent sans que sa signature prit apparence raisonnable.

Or, un jour qu'il était resté, après sa leçon, dans le bureau de son père, Lucette y entra :

— Comment va l'écriture ? lui demanda-t-elle.

— Pas très bien.

Et il fredonna sa chanson :

Les hussards quittent l'embuscade...

— Souviens-toi si tu veux, dit Lucette, mais que cela ne t'empêche pas de vivre.

— Vivre... pourquoi ?

— Pour faire ce que tu aurais fait, peut-être, si tu étais resté hussard... pour être deux et avoir un but dans la vie.

Il leva en silence son bras gauche vers le ciel. L'autre, le moignon, fit effort pour s'y lever aussi. Lucette continua :

— Pourquoi n'apprends-tu pas à écrire ? C'est bien facile.

— Tu crois cela ?

— Oui.

Elle s'assit devant le bureau, mit une plume dans sa main gauche, et, sur une feuille blanche, elle écrivit, droit et ferme, des lignes que l'ancien hussard lut :

« Moi, si j'étais percepteur, je n'aurais pas besoin de bras droit. Ma main gauche sait écrire, faire des chiffres et signer. »

Il la regarda stupéfait.